

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
 ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an, 14 francs par semestre, 7 50 francs par trimestre.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dispose deux exemplaires.

ROUBAIX

8 février 1862.

On lit dans le bulletin du *Moniteur* : « Quelques journaux ont répandu le bruit que le général espagnol Prim était appelé à prendre le commandement supérieur des troupes alliées destinées à opérer de concert au Mexique. Cette nouvelle est dénuée de fondement. Chacun des généraux anglais, français et espagnol conserve la pleine liberté de ses mouvements et l'intégralité du commandement des troupes placées sous ses ordres par son gouvernement. »

Le discours de la reine d'Angleterre ne présente que fort peu d'intérêt. On a remarqué la réserve imposée par les ministres à leur souveraine, sous le prétexte du respect que l'on doit à sa douleur.

Les journaux anglais parlent aujourd'hui d'un emprunt de quatre millions de livres sterling, contracté par le gouvernement français avec des banquiers anglais. On assure que cette nouvelle est inexacte.

La *Gazette de la Croix* assure que l'archiduc Maximilien, avec le consentement de l'empereur François-Joseph, s'est déclaré prêt à accepter la couronne mexicaine.

La presse autrichienne proteste avec chaleur contre toute pensée de cession de la Vénétie, et elle flétrit avec une indignation et un courroux unanimes ces paroles de la *Gazette de Cologne* : « Espérons que le gouvernement autrichien écoute enfin les conseils de la raison et la voix de nations amies, et se décidera à céder la Vénétie contre une indemnité. »

Les feuilles allemandes sont remplies du récit des désastres que causent de l'autre côté du Rhin des inondations presque générales. Le Danube, l'Isar, le Mein, le Rhin, le Neckar, l'Elbe et beaucoup d'autres cours d'eau ont débordé et causé partout de grands dégâts.

J. REBOUX.

On écrit de Paris que l'impôt sur les voitures est renvoyé au Corps législatif. Dans les villes de 40,000 habitants et plus, l'impôt serait de 50 fr. par voiture à quatre roues, de 25 fr. par voiture à deux roues et de 20 fr. par cheval.

Angleterre.

On écrit de Londres, 5 février :

« L'article du *Morning-Post*, annonçant sans détour que le but de l'expédition contre le Mexique est de renverser le gouvernement républicain de ce pays pour y substituer un gouvernement monarchique, a causé une assez grande surprise et soulevé un mécontentement général qui se traduira infailliblement par des plaintes fort amères au Parlement. On a pardonné à la politique de Pitt, d'avoir soldé et soutenu pendant 20 ans la coalition de l'Europe contre la France, mais d'abord, il existait à cette époque des préjugés invétérés qu'on a vainement essayé de ressusciter dans ces derniers temps. »

« On ne pardonnerait pas aussi facilement à lord Palmerston et au comte Russell de se faire les gendarmes de l'ambition autrichienne et de dépenser l'argent britannique pour guérir les blessures de Magenta et de Solferino. Cela pourrait bien troubler la quiétude de lord Palmerston et lui susciter un bon accès de goutte. »

« Le *Nashville* est parvenu à sortir du port de Southampton en donnant le change au capitaine du *Tuscarora* sur la direction de ses mouvements. Le stationnaire de guerre le *Shamash* donna avis au capitaine Cauwen que le *Nashville* venait de quitter les docks et que le *Tuscarora* ne pouvait lever l'ancre avant 24 heures. Comme le *Nashville* filait 16 nœuds à l'heure, il n'a aucune crainte d'être rattrapé. Le seul danger qu'il ait à courir est de faire la rencontre d'un autre croiseur américain. »

« J'entends de bien des côtés des plaintes sur la distribution d'espace accordée aux exposants au palais de Kensington; et surtout de la part des exposants français qui a été considérablement réduite au dernier moment pour donner plus de place aux salles de rafraîchissement et aux buffets. Sir W. Aulton a fini son modèle de salle supplémentaire que l'on dit être une merveille qui peut se dresser et se démonter comme un château de cartes, tout en donnant les plus grandes garanties de solidité. »

On écrit de Londres, 6 février :

« A la Chambre des lords la discussion

de l'adresse, si l'on peut appeler discussion une sorte de dialogue entre les ministériels et les conservateurs, ou tout est prévu : la veille au soir des banquets politiques avaient réuni chez le vicomte Palmerston à Piccadilly, et chez le comte Granville, lord président du conseil privé, dans sa résidence de Brighton-street, les membres influents du parti whig; les tories avaient au même moment tenu conseil en dinant chez le comte Derby et chez M. Disraeli.

« Aucune dissidence menaçante pour l'avenir du ministère actuel n'était annoncée par les journaux; aussi le vote de l'adresse dans les deux Chambres ne pouvait pas donner lieu à des incidents remarquables. »

« A la Chambre haute lord Dufferin avait été désigné pour *move* de l'adresse. et ce rôle devait être rempli aux communes par M. W. H. Portman. Tous deux se sont principalement occupés d'exprimer les regrets qu'ils ont laissés après lui le prince-époux. Ces sentiments étaient partagés à la Chambre des lords par une nombreuse galerie ou l'ondistinguait toutes les dames en grand deuil. La Chambre basse ne s'est réunie qu'à quatre heures. Un télégramme d'aujourd'hui fera connaître les détails de sa première séance. »

Une lettre de Londres dit que l'article du *Morning Post* sur le Mexique, a produit une mauvaise sensation sur le public anglais. L'opinion verrait avec regret que le cabinet dépensât l'argent du pays dans une entreprise qui n'aurait d'autre but que de dédommager l'Autriche des pertes subies à Magenta et à Solferino.

Autriche.

On écrit de Vienne, 2 février :

« Les communications entre Vienne et Paris sont interrompues depuis deux jours par suite des inondations. L'eau couvre la ligne ferrée parallèle au Danube et les ponts les plus solides sont menacés de destruction. Le chemin de l'Ouest aura peut-être beaucoup à souffrir. »

« Nos feuilles sont toutes du même avis sur la question mexicaine. Cette affaire se traite confidentiellement et le projet de donner une couronne à l'archiduc Maximilien n'a pas encore reçu la sanction de la cour. »

« Les affaires d'Italie, qu'on a l'air d'oublier depuis qu'on parle du Mexique, conservent toute leur gravité et ne laissent pas que d'être inquiétantes. C'est une grande illusion de croire que l'Autriche cédera jamais la Vénétie sans y être obligée par un grand désastre militaire. »

« C'est aussi une illusion de compter sur une solution prochaine de la question Romaine. Sans doute, cette situation tendue est dangereuse et ruineuse pour tout le monde; mais c'est encore nous qui souffrons le plus de la prolongation du *Statu quo*, et c'est nous, cependant, qui refusons d'en sortir. Comment voulez-vous qu'il nous reste encore une lueur d'espoir? Comment pourrions nous avoir confiance dans l'avenir qu'on nous prépare? »

« Un nouveau projet financier vient d'être présenté au gouvernement. Il s'agit d'affermir les domaines de l'Etat pour 40 ans, au prix de 100 millions qui seraient versés dans les caisses de la banque nationale laquelle pourrait alors faire face à ses engagements. Les domaines de l'Etat n'ont pas moins de 500 lieues d'étendue et forment environ le vingtième du territoire de l'Empire. »

Prusse.

On écrit de Berlin, 5 février :

« On attend ici, vers la fin du mois de mai ou au commencement de juin, l'empereur Alexandre II et l'impératrice. Ce voyage ne paraît avoir aucun but politique. L'impératrice de Russie a l'intention de passer l'été dans une ville d'eau d'Allemagne. »

« Le ministre de la marine a ordonné diverses constructions destinées à améliorer le port de Greifswalde, sur la Baltique, et les travaux commenceront aussitôt que la saison le permettra. Ce n'est qu'un port de commerce jusqu'ici, mais on ne tardera pas sans doute à le transformer en port de guerre. Il est très bien situé et formerait un port militaire excellent, à condition que l'île de Bügen fut suffisamment fortifiée. »

« Aux inondations qui désolent le midi de l'Allemagne et les contrées rhénanes se joignent actuellement celles de l'est et du nord. L'Oder a débordé à son tour et tout le pays autour de Francfort sur l'Oder est couvert d'eau. » (Havas.)

Hongrie.

On écrit de Pesth, 2 février :

« Le parti dit de la résolution a pris possession du *Maquar Sajto*. Son programme a été publié et se résume en un

mot : Une Hongrie libérale, mais hongroise et non autrichienne. Le public applaudit à ce programme par ce qu'il sait que la résolution de ce parti avec celui de M. Déak est presque devenu un fait accompli. Il ne reste donc en Hongrie que le parti de l'action qui compte sur Garibaldi et sur l'esprit exalté de la jeunesse. »

« Point de nouvelles concessions à Vienne; les combinaisons qu'on a fait offrir à M. de Schmerling ont été rejetées par lui. »

« A l'extérieur on continue à être unanime. Il est faux que de nouveaux partis se soient formés; le parti de 1847 n'existe plus celui de 1848 est, présent, presque fondu avec l'ancien parti de la résolution. Quant au parti ultra-démocratique, il n'est pas à craindre que si les choses changent de face en Italie. »

« On signale de grands brigandages que la bande de Palko continue à exercer dans la Baranga, la Somoyiz etc. Aucune troupe militaire ne s'est montrée pour en reprimer les excès. »

Les amis du prince Napoléon affirment que Son Altesse Impériale, dans le discours qu'il doit prononcer lors de la discussion de l'adresse au sein du Sénat, ne traitera que la question romaine, et nullement celle ayant trait à la situation financière.

A la suite d'un dissentiment avec le rédacteur en chef du *Pays*, M. Léonce Dupont a adressé à M. d'Auchard, directeur du *Constitutionnel* et du *Pays*, sa démission de rédacteur de ce dernier journal.

On écrit de Marseille, le 5 février : « M. Lambert, ambassadeur du roi de Madagascar, est arrivé hier au soir dans notre port, par le *Massilia*, venant d'Alexandrie. »

M. Sidell, l'un des célèbres commissaires des Etats confédérés, a sollicité et obtenu, dit-on, une audience de M. Thouvenel.

L'*Industriel alsacien* publie la lettre suivante qui lui a été adressée par M. Lambert Kœchlin :

Parmi les correspondances insérées en tête de votre feuille du 30 de ce mois, il en est une qui a plus particulièrement fixé l'attention de vos lecteurs. Elle est datée de Londres et annonce que M. Masey, membre important du Parlement pour Salford, ne voit d'autre remède à la crise manufacturière actuelle que la levée du blocus

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 9 FÉVRIER 1862.

— N° 1. —

ALICE.*

CHAPITRE I^{er}.

Par une belle matinée de mars 1855, un gai rayon de soleil pénétrait, à travers les rideaux de mousseline, dans une petite pièce d'un second étage, rue Bergère. L'ameublement en était simple et frais; un piano, des cahiers de musique, des livres annonçaient le goût des arts et de l'étude, et les objets étaient disposés avec un ordre, une harmonie qui eût trahi la main d'une femme, même sans la présence de cette jeune fille qui allait et venait avec précaution, comme si elle craignait d'éveiller quelqu'un.

Agée de dix-neuf ans, de taille moyenne et bien proportionnée, elle avait les cheveux bruns, les yeux bleus et limpides, le teint blanc, les lèvres fraîches. Mais impossible de dépeindre son regard, tour à tour rêveur et plein de feu, son front rayonnant d'intelligence, de candeur et de fierté, et son sourire ou se révélant l'innocence et la bonté de l'âme.

(*) Reproduction interdite.

Elle approcha une petite table d'un feu pétillant et mit deux couverts. Puis, de ses doigts blancs et effilés, elle coupa du pain et prépara des rôties.

« Bonjour, Alice! dit une voix derrière elle. »

— Déjà levée, mère! »

Et elle courut embrasser une dame qui sortait de la chambre voisine.

« Comment, déjà? il est sept heures et demie et c'est aujourd'hui dimanche. Ne faut-il pas que nous allions à la messe? Et puis j'étais impatiente, mon Alice, de savoir comment s'est passée ta soirée d'hier. »

— Oh! j'ai bien des choses à te raconter. Mais d'abord, dis-moi quelle est cette lettre que tu tiens.

— Ah! j'oubliais; elle est pour toi. De madame la baronne de Milna! m'a dit le domestique en livrée qui me l'a remise hier soir.

Pendant qu'Alice lit le billet, faisons connaissance avec sa mère.

Madame Dumont avait une quarantaine d'années. De profonds chagrins avaient laissé leur empreinte sur sa physionomie, sans en altérer la douceur et la bienveillance. A la voir, on devinait qu'elle avait souffert, mais souffert avec patience et résignation.

Elle s'assit et servit le café, que venait d'apporter une vieille servante.

« Eh bien? demanda-t-elle. »

— Dieu nous protège, chère maman; encore une leçon! bientôt j'en aurai plus d'une à donner, car il m'en faut bien quelques-unes pour l'étude. Que dirait Eugénie si je ne cultivais pas ce « talent » qu'elle a fait développer par les meilleurs maîtres? »

— Bonne Eugénie! comme elle nous

aime! comme elle cherche à te produire! Sans elle, sans son heureuse idée de nous appeler à Paris, nous végéterions encore à Orléans.

— Et quand je songe que voilà deux ans à peine que nous sommes ici, et que j'ai déjà, grâce à elle et à son mari, un si grand nombre d'élèves! Car monsieur d'Orange me montre aussi la plus grande bienveillance, et c'est à lui surtout que je dois le succès des petits morceaux que je m'essaie à composer. Dans les salons, son jugement fait loi en matière de musique; je l'ai remarqué hier mieux que jamais.

— Enfin, tu vas donc m'en parler, de cette soirée d'hier! Je brûle de savoir comment tu t'es amusée.

— On s'amuse toujours chez Eugénie; mais ces réunions me plairaient bien plus encore, si tu m'y accompagnais. Pourquoi ne pas venir chez ton ancienne élève, qui t'aime et te respecte comme une mère? »

— Tu sais bien que je ne vais nulle part; n'en parlons plus, et dis-moi quelles personnes composaient cette réunion.

— Tu les connais déjà presque toutes : la tante et les cousines d'Eugénie; les quelques amis qui exécutent des quatuors avec M. d'Orange; le vieux notaire si grand joueur d'échecs. Cependant il s'y trouvait six personnes que je n'avais pas encore rencontrées : d'abord la famille d'Avigny.

— D'Avigny! répéta M^{me} Dumont en pâlisant.

— Oui, mère; pourquoi cette émotion? Les connais-tu-tu? »

— Moi? non, ma fille. Dans ma jeunesse, j'ai eu des rapports avec des personnes du même nom; mais ce n'étaient sans doute que des parents.

— Ce M. d'Avigny est un fabricant de

soieries de Lyon retiré des affaires et fixé à Paris depuis peu. Eugénie m'a confié qu'il n'est pas noble, et qu'il met une apostrophe à son nom pour le paraitre. »

Le trouble de M^{me} Dumont allait croissant, malgré ses efforts pour le maîtriser. Mais, voyant Alice la regarder avec inquiétude, elle se fit violence et reprit galement : « Comment sont-ils, ces nobles de fraîche date? ont-ils les travers des parvenus? »

— Oh! mère, je connais si peu le monde! il serait téméraire à moi de porter un jugement.

— En présence d'étrangers, oui, ma fille; mais seule avec ta mère, la confidente de toutes tes pensées! D'ailleurs, ma petite Alice a l'esprit observateur et perspicace; je ne crains pas qu'elle se trompe.

— Monsieur d'Avigny est un homme très-bienveillant, aux manières simples et polies, et fort prévenant pour sa femme, trop prévenant même, à mon avis.

— Comment! ne le mérite-t-elle point? »

— Je ne dis pas cela; mais, si j'avais un mari je ne le voudrais pas si fort aux petits soins. Il a vraiment l'air d'être le très-humble esclave de madame; quand elle parle, il n'élève la voix que pour se faire son écho. Et ce n'est pas faute de ressources, loin de là, il tenait par moments, avec le marquis de Rochebrune, une conversation très-sérieuse et très-intéressante.

— Oui, ce sont bien eux, murmura M^{me} Dumont toute pensive; mais Alice ne saisit point ces paroles, et sa mère ajouta :

— Et M^{me} d'Avigny, comment la trouves-tu? »

— Je la crois très-satisfaite de sa per-

sonne : c'est une grosse dame qui fait un immense étalage de ses volans et de ses jupons empesés. Elle se charge de bijoux, de brillants et porte sur la tête un véritable jardin. Ses manières sont assez communes, son langage prétentieux, son ton fier et arrogant; elle fait sonner bien haut la richesse de son mari et les talents de sa fille; on dirait, à l'entendre, que personne ne chante, ne joue, ne peint, ne brode et ne danse aussi bien que M^{lle} Laure.

— Je devine déjà que tu n'es point du même avis.

— Non, quant à son talent sur le piano. Tu vas peut-être me trouver bien sévère; mais elle joue sans la moindre expression de grands morceaux brillants qu'elle semble ne pas comprendre. Et son chant! si elle choisissait une romance, peut-être la rendrait-elle agréable; mais elle va s'attaquer au *Lac*, avec son mince filet de voix qu'elle enfle de façon à produire les sons les plus criards. J'étais au supplice en l'écoutant. Et si tu savais comme elle se fait prier! que de façons pour se mettre au piano!

— Et toi, as-tu joué et chanté!

— Oui, on m'a demandé la dernière fantaisie de ma composition et quelques romances. Eugénie a chanté à ravir. Sa voix a tant d'expression que nous étions tous émus. Puis le jeune comte de Rochebrune a exécuté sur le violoncelle une ravissante mélodie. O mère, le bel instrument! Dans les notes graves et plaintives, il chante comme la voix humaine. J'en ai rêvé toute la nuit.

— C'est la seconde fois que tu prononces le nom de Rochebrune; il ne m'était pas inconnu, me semble-t-il.

— Oh! non; Eugénie nous a parlé sou-